

Recueil de nouvelles



Samuel Fessard

Samuel Fessard

Recueil de nouvelles

© Samuel Fessard, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4443-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Apparition

Les graviers crissent sous ses pas mal assurés le long de l'allée. On jurerait être dans un jardin à la française, avec ces petits îlots de terre rectangulaires bien alignés, à un détail près : certains sont habillés de tombes.

Le vent est libre et ne rencontre que des obstacles insuffisants pour se protéger de ce froid mordant. Dans un sifflement lancinant, il joue avec les stèles et fait danser les compositions florales artificielles dont la durée de vie laisse rêveuses leurs cousines tout justes sorties de terre.

Il est 2 heures du matin. Ce n'est pas une heure ordinaire pour se rendre au cimetière, mais qui définit ce qui est ordinaire ou pas ? se demande Hugo. Après tout, la mort l'est bien et elle ne demande l'avis de personne !

La nuit est claire. La Lune offre son plus beau reflet, légèrement orangé, exclusivement réservé à ceux qui sortent en pleine nuit. Sa lumière donne un peu de vie à ce refuge généralement habité par la tristesse, les pleurs et les prières.

Des hululements se font entendre à la cime des arbres, vraisemblablement relayés par des croassements lointains, dès que le soleil dépassera la ligne d'horizon dessinée par les champs avoisinants. Un grand carré planté dans une zone éloignée des habitations des vivants, en marge du bruissement de la vie.

Malgré son état d'ébriété évident, à peine dix minutes ont suffi à Hugo pour s'y rendre. Plus tôt, juste avant de quitter la soirée organisée par des amis, il a bu une dernière bière d'une seule gorgée, et tiré sur un joint pour se remettre les idées en place. « Drôle de conception de la lucidité », lui ferait remarquer Anaïs si elle était là.

Ah ! si seulement Hugo n'était pas seul ce soir... ! Il ne traînerait pas au beau milieu de la nuit, l'âme en peine, dans ce désert encombré d'obstacles invisibles qui mettent à mal son sens de l'équilibre. Ce qui s'est avéré un cheminement laborieux le mène enfin, presque par miracle, devant la sépulture qu'il cherchait.

Il aperçoit les fleurs encore fraîches déposées sur la dalle en béton à travers les films plastiques translucides censés les protéger. Il ne manque plus que la plaque de granit gravée de lettres dorées.

Hugo s'assoit face à la tombe et se met à parler tout haut. Sa voix résonne

dans le silence. Il laisse couler ses larmes qu'il ne sent plus ruisseler. Il implore un signe, même le plus infime, mais rien ne se passe. Ce n'est pas si étonnant : depuis plusieurs milliers d'années que l'Homme vit sur Terre, si c'était aussi facile de communiquer avec les morts, cela se saurait !

Hugo sent la fatigue l'envahir progressivement malgré le froid. Sa capuche protège sa tête des rafales hivernales, mais le reste de son corps commence à s'engourdir dangereusement. Dans un demi-sommeil, il entend soudain quelques mots comme lancés dans une caisse insonorisée. Une voix de femme prononce son prénom, elle lui demande de se réveiller. Il entrouvre péniblement ses paupières, sa mâchoire tremble, son corps frissonne. Il se frotte les yeux pour être certain qu'il ne rêve pas : au-dessus de la tombe flotte une étrange lueur. Il doit s'agir d'un feu follet. Mais d'où vient la voix ? Oui, cette voix-là, qu'il entend à nouveau !

« Prends ma bague.

— Comment ça, prends ma bague ? demande Hugo d'une voix à bout de souffle d'où perce la colère. Mais tu sais mieux que moi qu'elle est six pieds sous terre ! » La voix continue à lui parler avant de murmurer à son oreille d'un rythme régulier :

« Chut... Chut... Chut... »

Hugo est épuisé, il se sent partir. Il a chaud maintenant.

« Ch... Ch... Ch... »

Il ouvre les yeux : un écran clignote pour accompagner le rythme lent de ses constantes vitales. Il balaie la pièce du regard. Il ne reconnaît pas ce lit médicalisé et la pièce surchauffée. Il tâtonne jusqu'à trouver un bouton. Le néon au-dessus du lit reste éteint, mais une petite ampoule rouge s'allume. Une infirmière fait irruption dans la chambre. Hugo est ébloui par la lumière du couloir ; il fait quasiment nuit, l'après-midi doit toucher à sa fin.

« Bonjour ! Ah, vous voilà de retour parmi nous ! Bienvenue ! Comment vous sentez-vous ?

— Qu'est-ce que je fais là ? bredouille Hugo.

— Vous avez été trouvé endormi en état d'hypothermie dans un cimetière. D'après les informations recueillies auprès des urgentistes, vous parliez durant votre sommeil. Le médecin va bientôt venir vous voir » le rassure-t-elle.

Hugo la regarde d'un œil hagard.

« Je parlais avec Anaïs.

— Vous n'étiez pas seul, alors ?

— Anaïs, c'est ma fiancée et j'étais devant sa tombe. »

Silence. L'infirmière a déjà la main sur la poignée de la porte

« Vous expliquerez tout cela au médecin, il ne va pas tarder. Reposez-vous, votre corps est encore affaibli par l'hypothermie. »

Il sent bien à son regard qu'elle ne le croit pas.

Alors Hugo s'abstient de parler au médecin de la voix entendue au cimetière. Son secret, il le garde pour lui.

Il reste un temps en observation avant de regagner son domicile. Il se sent vide sans Anaïs. Et depuis qu'elle s'est adressée à lui, c'est encore pire : tout glisse sur lui, rien ne le touche. Et si cette vision avait pour but de l'aider à supporter la douleur ?

L'appartement n'a pas bougé depuis qu'il est parti quelques jours plus tôt, pour cette fameuse soirée. Il frôle la veste rouge en laine encore accrochée au porte-manteau. Posées sur le buffet, les photos sont la preuve que leur histoire a bien existé. Il prend celle qui se trouve au centre. Ils posent, souriants, devant une pyramide, celle de Kheops.

Hugo se remémore cette journée. Sa bouche se crispe de douleur, son menton se plisse sous le poids des souvenirs. Les yeux brillants, il lance d'une voix tremblante :

« Anaïs, parle-moi ! » Pour toute réponse, il entend l'écho de sa propre voix. Ce silence de plomb semble dilater chaque seconde en minute.

D'un revers de manche résigné, il s'essuie les joues. Il se dirige vers la chambre avec une seule envie : dormir. Il enlève ses baskets sans prendre la peine d'en défaire les lacets et laisse son manteau tomber au sol avant de s'affaler sur le lit.

Gêné par le rai de lumière qui filtre à travers les stores baissés, Hugo se tourne vers le mur et c'est là qu'il la voit. Plus rayonnante que jamais, elle l'attend. Il avance sa main vers elle, certain de pouvoir la saisir et la garder avec lui pour toujours. Puis il ferme les yeux, un léger sourire aux lèvres. Dans son poing serré, la bague.

Sentence

Les lumières bleues illuminent l'obscurité par intermittence. Les véhicules de secours sont sur place, mais les urgentistes ne peuvent que constater les décès. Les corps inanimés sont entourés d'un halo de sang en trois dimensions maculant le carrelage du séjour en grès de couleur pierre. Les victimes sont éviscérées. Une scène sordide.

La brigade criminelle est elle aussi sur place. Avec des gestes précis et professionnels, elle délimite le périmètre de sécurité. La cellule psychologique prend en charge les enfants : Marco, 8 ans et Nina, 6 ans. Ils se tiennent tous les deux debout face à leurs parents recroquevillés sur le sol dans une position fœtale . Les enfants sont pétrifiés et leurs yeux écarquillés expriment le vide tant cette scène semble irréelle. Même leurs pires cauchemars ne les ont pas préparés à cela. En les observant, emmitouflés dans une couverture de survie sur laquelle rebondit l'éclat des gyrophares, qui pourrait dire s'ils surmonteront cette épreuve ? La question plane autour d'eux lorsqu'ils montent dans le véhicule de gendarmerie.

Après quelques années d'une scolarité chaotique, Marco et Nina réussissent à se reconstruire. Ils ont trouvé un foyer accueillant auprès de leur tante Myriam et de leur oncle Sébastien, et sont accompagnés depuis le début par une psychologue. Autant d'éléments-clés pour rester debout. Les images de cette atroce nuit de novembre, cinq années plus tôt, sont dorénavant sorties de leur esprit. Ils préfèrent se concentrer sur les souvenirs des bons moments. Sur la plupart des photos, leurs parents sont souriants et les embrassent avec affection. Ces années passées ensemble ont assurément été magnifiques.

Leur quotidien est rythmé par les journées au collège. Le car scolaire les dépose à l'arrêt situé à environ 200 mètres de leur nouveau « chez eux ». Il est environ 18 heures ce soir-là lorsque Marco, sa sœur sur les talons, baisse la poignée de la porte. Fermée. C'est curieux, leur tante est toujours présente habituellement. Partagé entre l'agacement et l'intuition que quelque chose cloche, Marco sort ses clés.

La maison est étrangement vide. Les nombreux appels passés restent sans

réponse, ce qui a spontanément pour effet de réveiller le spectre du passé. Des images de leurs parents allongés dans la cuisine familiale leur reviennent par flash. Deux heures s'écoulent sans que ni leur tante ni leur oncle ne soient rentrés. Marco et Nina ont pris la précaution de fermer les volets très tôt et de verrouiller les deux serrures de la porte d'entrée.

À 21 heures passées, ne tenant plus, Marco décide d'alerter la gendarmerie. Connaissant la sombre histoire qui a touché les enfants, l'équipe prend l'affaire au sérieux et se rend très rapidement sur place. Le mieux qu'elle puisse faire pour commencer est de tenter de les rassurer. Les minutes s'étirent avant que des nouvelles tombent.

— Capitaine, vous êtes sur place ?

— Affirmatif mon commandant ! Les enfants sont effrayés et on n'a toujours trouvé aucune trace de leurs tuteurs.

— Ils vont avoir de quoi être effrayés davantage ! Deux individus correspondant à leur description ont été découverts, le crâne massacré à coups de marteau.

Silence à l'autre bout du fil.

— Le sort semble s'acharner sur ces pauvres gosses..., à moins qu'il n'y ait un lien entre ces deux affaires. Quoi qu'il en soit, pas un mot pour l'instant, l'identité des cadavres doit être confirmée en amont.

Si l'expertise authentifie bien les corps, le reste de l'enquête piétine. Le fait de savoir le ou les criminels en liberté crée un profond malaise dans l'esprit de Marco. Il reste près de cinq ans dans un centre médico-psychologique où Nina et ses grands-parents passent régulièrement le voir. Elle vit avec eux, à présent.

Un panel de cachets de différentes couleurs fait dorénavant partie de son quotidien. S'il le prive de toute capacité de réflexion, il lui permet malgré tout de même de marcher, de se nourrir et surtout de dormir.

Dès sa sortie, malgré sa réticence, il rejoint Nina chez leurs grands-parents. Il craint que l'histoire se répète et que sa simple présence auprès d'eux les mette en danger. Ce sentiment de culpabilité ne le lâche pas, comme ancré au plus profond de lui.

Les jours s'égrènent et parviennent à émousser le tranchant des pensées de Marco. Sur l'insistance de ses grands-parents, il fait de son mieux pour s'intégrer dans le monde du travail. « La paresse est mère de tous les vices », lui disent-ils

régulièrement, en particulier lorsque le compteur des heures à jouer aux jeux vidéo s'affole. Sans diplôme en poche, il se demande bien ce qu'il pourrait faire d'autre.

Cinq années passent ainsi, Marco avance sur un fil. Nina est partie à l'autre bout du pays pour ses études. Les échanges téléphoniques réguliers avec elle ne suffisent pas à combler son absence. Marco décide donc de la rejoindre, malgré le tiraillement de laisser ses grands-parents seuls derrière lui.

Près d'un mois après son départ, Marco et Nina reçoivent l'appel qu'au fond d'eux ils attendaient, tout en le redoutant : leurs grands-parents ont été littéralement massacrés à la machette. Ce carnage sanglant fait la une des journaux. Le plus infime détail de la vie de Marco, Nina et leurs proches est passé au peigne fin. Leurs noms et leurs visages sont diffusés sur les écrans des principales chaînes télévisées. Curieusement, Marco se sent presque chanceux d'être parti loin, au moment où se produisent ces événements. Son sentiment de responsabilité en est plus léger.

Il ne lui faut pas attendre cinq ans cette fois-ci pour que le passé le rattrape. Deux mois après la mort tragique de ses grands-parents, Marco est retrouvé en état de choc, errant dans la rue, sale et vêtu d'une tenue trouée, plus proche de lambeaux de tissu que de vrais vêtements.

La décapitation de Nina est insurmontable, c'est l'épreuve de trop. Ses propos incohérents nécessitent son internement sous contrainte.

Assis sur une chaise, il se balance d'avant en arrière, profondément agité. La lourde médication qui lui est administrée ne résorbe que partiellement son trouble. Des images terrifiantes ne cessent d'alimenter son mal-être jour et nuit, mélangé à la culpabilité. Il n'a pas un instant de répit. Ses mains sont entravées pour éviter qu'il ne se mutile encore. Ses larmes coulent sans interruption. La définition de l'Enfer lui est dorénavant familière.

Miles Robert se réveille en sursaut. Un casque à électrodes relié à un ordinateur est branché sur sa tête et un cathéter veineux sort du creux de son coude. Il est totalement désorienté et ne comprend pas comment il a pu se retrouver sur ce lit médicalisé.

Plusieurs personnes se tiennent à son chevet, silencieuses. Il les regarde jusqu'à ce que leur image devienne progressivement plus nette, et essaie d'articuler quelques mots, la mâchoire vraisemblablement figée par les produits

injectés. Un homme en blouse blanche prend la parole d'un ton froid.

— Miles Robert, vous arrivez au terme de votre journée d'immersion. Vous venez de purger votre peine pour l'assassinat de Maria Lorenz.

— Mais qui ... ? Qui est ce Miles ? ...Moi, je m'appelle Marco.

— Les effets de l'immersion se font encore sentir. Dans quelques minutes vous serez revenu à la réalité et votre véritable identité vous reviendra en mémoire. Miles Robert, nous vous rappelons que toute récidive vous vaudra une peine d'un mois d'immersion.